

DOSSIER : FAIRE ÉCHEC À LA NUIT

Introduction. Faire échec à la nuit : rendre la nuit « navigable »

Andrée Lerousseau et Sylvie Parizet

Nous devons [...] susciter au milieu des ruines environnantes, dans une civilisation déclinante, dont les décombres accumulés constituent notre paysage quotidien, une parole vivante, un chant qui nous porte vers l'avant ; délivrer ce feu premier enseveli en nous comme une musique muette, le bourdonnement profond de la constellation que nous voulons faire monter des puits silencieux de l'exil, bouchés depuis vingt siècles par les alluvions de cendres. C'est là notre tâche chaque jour.

Ces lignes extraites de *La Faille du regard* constituent une réponse à la question formulée par Hölderlin dans l'élégie *Pain et vin* que scande Claude Vigée à deux reprises dans « Délivrance du souffle » : « À quoi bon un poète en temps de pénurie ? ». Et qu'il reprend sur le ton désabusé d'Esäü, le marcheur vers la mort, ennemi des poètes, modifiant légèrement sa traduction : « alors/ à quoi bon un poète en ce temps de détresse,/ et pour QUI dans la nuit dort le monde à venir ? ». Au lendemain d'Auschwitz, sur fond de désastre, cette interrogation relative à l'agir de la poésie a revêtu un caractère vital, et particulièrement tragique, on le sait. Elle n'a rien perdu de son urgence et de son actualité, hélas, en ce « fabuleux troisième millénaire » marqué par l'obscurantisme et le fanatisme, par l'exhibition et la théâtralisation de la violence sur les réseaux sociaux notamment, et par la dégradation et la corruption du langage que Vigée n'a cessé de dénoncer dans les termes les plus virulents pour les combattre, car « en soi la langue n'est pas impure, c'est nous qui la salissons avec l'usage infect que nous en faisons ». Rien de plus inquiétant, en effet, que cette profanation de la parole, annonciatrice du pire.

Comment s'acquitter de la tâche du poète, définie plus haut, qui illustre l'affirmation préalable de Vigée selon laquelle, « si elle est authentique, la poésie ne

peut naître qu'au milieu de la nuit¹ » ? Comment faire échec à la nuit ou, plus précisément et plus justement, la rendre « navigable » ?

Les fragments d'étoiles brûlées
que j'exhume de mes ténèbres
dissipent en étincelant
l'opacité de la mort absolue ;
l'abîme est habité.
La nuit est navigable.²

À celui qui a pris Jacob pour figure tutélaire échoit de traverser la nuit, et de tenir jusqu'à l'aurore : « Tenir : voilà qui est essentiel³ ». Et ces fragments d'étoiles brûlées exhumées des ténèbres ne rendent pas la nuit navigable pour le seul poète. Puisque « nous passons en enfantant le passage », comme se plaît à le rappeler le poète, ces fragments participent à ouvrir une voie « navigable » pour autrui.

Mais il n'est pas de victoire définitive : « Toujours dans l'œuvre de Claude Vigée la conscience lucide de "l'irréparable" vient mettre en crise le travail de "réparation"⁴ », laquelle n'est jamais acquise, et il faut recommencer sans cesse, avec obstination, la lutte de Jacob contre l'ange des ténèbres, combat dont le poète, « danseur claudiquant vers l'improbable aurore⁵ », ne sort pas indemne. Comment ouvrir une brèche de lumière dans l'opacité du monde et faire jaillir un mot, une parole, une étincelle de « l'épaisseur du roc du temps⁶ » ? Comment capturer un instant la présence ? Comment répondre à l'injonction du souffle qui, dans l'attente de sa libération, habite le poète, et élever un autre chant que celui de l'exil de l'être, ainsi que s'efforce de le faire Saint-John Perse ?

Sur trop de grèves visitées furent mes pas lavés
avant le jour, sur trop de couchés désertés fut

¹ *Ibid.*, p. 24.

² C. Vigée, « Je ne nie pas la nuit, la trop aimée... », *Poèmes de l'été indien*, in *Mon heure sur la terre*, *op. cit.*, p. 293.

³ « Jacob est la figure dont je me sens le plus proche, subjectivement. "Tenir", voilà qui est essentiel », in Claude Vigée, Sylvie Parizet, *Les Portes éclairées de la nuit*, Paris, Cerf, 2006, p. 56.

⁴ Pour ce passage : Michèle Finck, « Claude Vigée : séparation et réparation », *Tsafon*, 85, 2023, dossier consacré à *Claude Vigée, poète et prophète*, présenté par Claude Cazalé Bérard, p. 66 et p. 70. Pour la version en ligne <http://journals.openedition.org/tsafon/8204> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/tsafon.8204>

⁵ C. Vigée, « Jacob affronte l'ange », *Dans le silence de l'Aleph*, *op. cit.*, p. 68.

⁶ *Ibid.*, p. 67.

mon âme livrée au cancer du silence.
Que voulez-vous encore de moi, ô souffle ori-
ginel ? Et vous, que pensez-vous encore tirer de
ma lèvre vivante,
Ô force errante sur mon seuil, ô Mendiante dans
nos voies et sur les traces du Prodiges ?
Le vent nous conte sa vieillesse, le vent nous
conte sa jeunesse... Honore, ô Prince, ton exil !
Et soudain tout m'est force et présence, où
fume encore le thème du néant.⁷

Ainsi que l'illustrent les contributions qui suivent, Claude Vigée tisse son propre chemin dans la nuit⁸, dans la tension entre exil et retour qui caractérise à la fois sa vie et son œuvre – un retour à sa double origine, alsacienne et juive, expression et affirmation d'une fidélité à l'enfance comme à l'héritage judaïque :

Le mouvement du cœur de l'homme et du monde est toujours double : séparation, exil, déchirement, cri de la perte dans l'irréparable ; surgissement au monde à travers cette perte, enracinement dans la matinée ensoleillée de la terre au sein du vent ravageur mais fécondant ; miracle de l'unité chantante de l'homme et des choses, tous deux fragiles et précaires, pourtant animés d'une énergie immortelle qui chaque jour les rédime, les soulevant hors de la ruine ou du néant.⁹

Certes, Vigée déplore avoir « peu de complices¹⁰ ». En marge toutefois de sa confrontation critique avec les poètes de l'Occident moderne, dont il est lui-même un rejeton en rupture de ban, il est des poètes, parmi ses contemporains¹¹, auxquels le lient une certaine proximité, voire une amitié et une reconnaissance mutuelle en dépit des chemins différents qu'ils empruntent : des aînés, comme Saint-John Perse, Jorge Guillén ou Benjamin Fondane ; des amis proches tels Pierre Emmanuel, Adrien Finck ou Henri Meschonnic ; les poètes dont il traduit ou adapte l'œuvre (David

⁷ Saint-John Perse, *Exil*, Paris, Gallimard, 1946, III. Nous avons conservé ici la présentation d'origine de ce volume de 1946 (y compris pour la césure du mot « ori-/ginel »).

⁸ Voir l'éditorial qui ouvre ce premier numéro.

⁹ Claude Vigée, *L'Art et le démonique*, Paris, Flammarion, 1978, p. 38.

¹⁰ C. Vigée, *La Faille du regard*, *op. cit.*, p. 285 : « Je me vois malheureusement peu de complices, bien que j'en cherche sans arrêt. [...] Au fond, je me suis mis cette charge sur le dos parce que personne ne s'en occupe ».

¹¹ Pour une analyse de la place qu'occupe Claude Vigée dans le paysage poétique depuis 1945, nous renvoyons à l'étude de Maryse Staiber, « Situation poétique de Claude Vigée », *Recherches Germaniques*/Année 2001/31, p. 205 à 237. Consultable en ligne : <https://doi.org/10.3406/reger.2001.1253> ; https://www.persee.fr/doc/reger_0399-1989_2001_num_31_1_1253.

Rokéah, Shirley Kaufman, Daniel Seter...), et tous ceux avec lesquels il entretient un subtil dialogue (René Char, Yves Bonnefoy, Philippe Jaccottet...) ; et, pour ce qui est de la génération suivante, Anthony Rudolf, Yvon Le Men, ou Jean-Yves Masson...

L'entretien de Claude Vigée avec Anne Mounic résume ce que nous serions tentées de nommer l'esthétique de Claude Vigée, qui est indissolublement liée à l'éthique dans cette révolution opérée par le poète au sein du domaine critique – un retournement qui ne donne pas prise au « démon de la théorie¹² ». Dans une mise en garde lucide contre les tentations propres à l'Occident, et à travers une réhabilitation du corps, Vigée veut voir dans l'œuvre d'art un pont jeté entre les différentes sphères, et dans la parole qui a recouvré sa force d'enchantement un « tremplin » entre les hommes.

L'article de Gaelle Hanna Serero nous invite à être à l'écoute de la « petite musique » que Claude Vigée introduit au sein de l'aventure intellectuelle et spirituelle qu'il partage avec ces autres « professeurs de vie », membres de l'École de pensée juive de Paris. À la lumière d'une analyse détaillée de l'essai de Vigée consacré à la nouvelle de Borges intitulée *L'Aleph*, l'auteure montre comment le poète, puisant aux sources kabbalistiques juives, dégage, par une plongée dans le silence flamboyant de l'Aleph, une voie qui permette, selon sa propre formule, de « dompter le temps¹³ », et de faire jaillir de la nuit une parole vivante et vivifiante. Quant aux « Variations sur le thème de l'Espérance » d'André Neher, ce texte encore trop méconnu permet de jeter des passerelles entre le poète et ces « acrobates de la pensée » soucieux de raviver et de maintenir l'espérance contenue à la fois dans le « PAS ENCORE » de Neher et le « peut-être » de Vigée.

Claire Hendrickx explore la façon dont Claude Vigée accède en Israël, dans un renouvellement de son rapport à la terre, au corps et à la langue, à une plénitude de l'être et de la parole qui menaçait de se tarir durant les longues années d'exil aux États-Unis. Dans un corps-à-corps amoureux avec la langue hébraïque, imprégnée de la présence charnelle des choses, et avec le texte original de la Bible dont il se nourrit quotidiennement (voir la belle métaphore de l'auteure d'un « encrage de la Bible, comme un tatouage intérieur »), le poète retrouve le goût de la substance sonore de

¹² Antoine Compagnon, *Le Démon de la théorie*, Paris, Le Seuil, collection « La couleur des idées », 1998.

¹³ Claude Vigée, « La Lutte avec l'ange », in *Mon heure sur la terre*, op. cit., p. 89.

la langue, et le plaisir de la « manducation » éprouvé jadis au contact du dialecte alsacien. Le français, qui demeure sa langue d'écriture, est fécondé par l'hébreu, ainsi que l'illustre cette semaison de mots dans le poème « Sel, songe, guérison », tandis que sa poésie se fait « incantatoire », et sa parole plus que jamais vivifiante.

À travers son analyse de l'enjeu que revêt l'anecdote, partie intégrante du *judan* et de cet « échafaudage » qui est le prélude au surgissement du poème, et de la façon dont celle-ci s'articule avec « la révélation poétique », Thierry Alcoloumbre apporte un éclairage nouveau sur l'œuvre de Vigée. L'anecdote, communication d'une expérience de vie, met en lumière une infinité de visages condamnés sans elle à s'effacer dans la nuit de l'oubli, et fait entendre « mille voix vivantes », « humbles tisserandes de la parole qui est notre unique patrie sur une terre nocturne¹⁴ ». L'écriture anecdotique est une « force de renouvellement » dispensatrice de sagesse, qui, dans les choses les plus humbles et d'apparence les plus futiles, laisse entrevoir au lecteur attentif le rayonnement de l'*aleph*, et comme un éclat de cette « magnificence » de Dieu qui a pour nom « Peut-être ».

L'évocation de l'Alsace et des souvenirs d'enfance et de jeunesse dans un territoire malmené par l'Histoire témoignent chez Claude Vigée et son aîné, Nathan Katz, ainsi qu'il ressort de l'analyse de Martine Blanché, d'une profonde adhésion et fidélité à leur origine commune. Loin de s'épuiser dans une simple nostalgie du passé, leur poésie dialectale, riche en anecdotes, redonne aux paysages et aux êtres disparus arrachés à l'anonymat une épaisseur de vie et une présence quasi palpable sous la saveur et la rugosité de la langue épousant l'âpreté du réel. « Dans le surgissement, depuis son tréfonds sonore, d'une poésie investie d'un sens universel dans sa singularité historique, géographique, existentielle même¹⁵ », cet idiome, frappé d'interdiction et longtemps objet de mépris, retrouve ses véritables « lettres de noblesse¹⁶ ».

Avec l'étude d'Hélène Davoine, le lecteur est ramené à cette révolution effectuée par Claude Vigée dans le domaine l'esthétique. Quelles que soient la singularité de leur itinéraire et les lignes de partage séparant les œuvres de ces deux poètes, la poésie est pour Vigée comme pour Bonnefoy « mouvement d'espérance »

¹⁴ Claude Vigée, *La Lucarne aux étoiles*, Cerf, 1998, p. 11.

¹⁵ C. Vigée, *La Faille du regard*, op. cit., p. 275.

¹⁶ *Ibid.*

et offre une résistance à la tentation du néant, dans un dialogue et une confrontation avec les différentes formes que revêt la sensibilité poétique moderne en Occident. Refusant l'assignation à un territoire cerné par le néant, Vigée, en infatigable Jacob, mène inlassablement le combat pour une reconquête du sens et de la parole après la rupture instaurée par Auschwitz, poursuivant sa lutte contre une certaine haine du monde, et contre le nihilisme moderne.

Impossible de dissocier l'homme et l'œuvre chez Charles Juliet, dont Elena Gueudet suit le cheminement à la fois existentiel et poétique. Ce poète partage avec Claude Vigée une même admiration pour Hölderlin (l'auteure porte à la connaissance du lecteur un manuscrit de Juliet dédié au poète allemand) et Etty Hillesum. La démarche des deux écrivains, fondée sur une volonté commune de faire obstacle à la nuit, se rejoint : le retour sur soi à l'écoute « de ce qui se murmure au tréfonds », l'écriture comme « forage » afin de libérer la vie ou la parole obstruées. Si l'enjeu pour chacun est bien, pour paraphraser le titre d'un essai de Vigée, d'être poète « pour que vivent les hommes », on perçoit ce qui fait la particularité de chacun : l'éthique de la compassion de Juliet, fondée sur un syncrétisme, se distingue de l'éthique de la réparation, qui, chez Vigée, puise à la tradition et à la mystique juives.

La parole est enfin donnée à Jean-Yves Masson, poète de la jeune génération, dans un vibrant hommage rendu à Claude Vigée, homme, poète et essayiste. Fondée sur le dialogue, l'écoute et l'attention portée à l'autre, leur relation prend naissance dans une résistance et un combat communs contre le « terrorisme théorique » des années 1970, et une poésie désincarnée qui peut apparaître comme l'un des derniers avatars de la sensibilité occidentale moderne. Puis, très vite, se forge une amitié profonde et durable, et, avec pudeur et délicatesse, Jean-Yves Masson exprime sa dette, en tant que poète, comparatiste et traducteur, à l'égard de son aîné dont il rappelle la générosité et l'ouverture d'esprit. Et peut-on imaginer plus beau témoignage de reconnaissance et de gratitude, plus belle preuve d'amitié, que la publication par Jean-Yves Masson, en 2008, des poésies complètes de Claude Vigée ?

Ce livre paru chez Galaade, avec sa belle couverture rouge ornée des initiales du poète, est devenu entretemps pour nous un livre de chevet, vers lequel nous faisons retour, aux heures sombres comme dans les instants de joie, quand nous viennent l'envie ou le désir impérieux de nous abreuver à cette parole vivante. Comment conclure, alors, sinon par ce souhait exprimé par Michèle Finck : « Puisse ce que

Claude Vigée appelle le “pas de danse obstiné de Jacob” (*Délivrance du souffle*) être notre viatique¹⁷ » et celui des générations à venir.

Andrée Lerousseau
(Laboratoire ALITHILA – URL 1061, Université de Lille)

Sylvie Parizet
(Centre de recherche en littérature et poétique comparées,
EA 3931, Université de Paris Nanterre)

¹⁷ M. Finck, « Claude Vigée : séparation et réparation », *in op. cit.*, p. 70.